

réalité du présent. « Nous ne nous tenons jamais au temps présent. Nous anticipons l'avenir comme trop lent à venir, comme pour mieux hâter son cours, ou nous rappelons le passé pour l'arrêter comme trop prompt, si imprudents que nous errons dans les temps qui ne sont point nôtres et ne pensons point au seul qui nous appartient, et si vains que nous songeons à ceux qui ne sont rien, et échappons sans réflexion le seul qui subsiste. » Si le temps fuit, c'est moins sous l'effet de son flux incessant que parce qu'il s'écoule, dit Sénèque, dans une sorte de vase sans un fond « qui lui permette de le recueillir et de le conserver [...] et où il puisse trouver appui et consistance » ; ce vase sans fond où s'écoule le temps privé de toutes limites n'étant rien d'autre que « nos âmes fêlées et trouées ». Le gouffre est moins l'infinité des moments du temps et de leur succession que notre âme, incapable de le retenir à travers ses fissures. Nous dissolvons le temps par notre agitation autant que le temps nous dissout par sa fuite. « Le présent est un temps si bref qu'il semble même à certains n'être rien [...] il a cessé d'être avant d'être arrivé, ne souffrant pas plus de pause que le monde ou les étoiles, que leur permanent remuement ne laisse jamais à la même place. » Quant au passé et à l'avenir, privés de l'assise du présent, ils n'ont eux aussi plus rien de réel, réduits à n'être que souvenirs ou espérance, de simples représentations de l'esprit, souvent fausses, parfois folles, toujours fictives, qui n'ont d'autre fin que de pallier nos manquements, voire notre absence, face au présent. Nous vivons un temps sans temps. La tâche de la temporalisation consiste précisément à stabiliser le temps, à donner au passé et à l'avenir, aussi bien qu'au présent, leur stase, à donner fond au passé et à l'avenir par notre attentive présence au présent.

« Le temps est comme un fleuve qui emporte par son courant violent les choses qui deviennent. À peine une chose est-elle en vue qu'elle s'éloigne dans le cours du fleuve, à peine une autre est-elle apportée qu'à son tour elle est emportée. »

Marc Aurèle, *Pensées*

Irene Nanni

presse@editions-verdier.fr

01 43 79 20 45 – 06 87 62 12 71



EN LIBRAIRIE LE 3 OCTOBRE 2024

Pierre Caye

Seul le temps nous appartient

ESSAI

978-2-37856-224-3 – 224 pages – 19 euros

En librairie le 3 octobre 2024

C'est en interrogeant le paradoxe énoncé par Sénèque : « seul le temps nous appartient », que Pierre Caye entend ici montrer ce caractère fondamental, déterminant, de notre rapport au temps, qu'il propose de repenser, notamment par une revalorisation du présent ; ce qui ne va pas sans une critique des grandes philosophies du temps du xx^e siècle.

LE LIVRE

Les transformations que réclame notre époque, notamment en raison de la crise climatique et de la mobilisation totale des êtres comme des biens par le capitalisme, ne sont pas uniquement d'ordre économique, social ou politique. Il en va de notre rapport au temps, de la dimension philosophique et morale de son usage.

La dépossession et l'oubli du temps, aussi bien existentiel qu'historique, notre aliénation, nécessitent de repenser notre « sens du temps », de déterminer les conditions de possibilité d'une construction apaisée et maîtrisée de la durée. Construction dont dépend notre capacité à vivre et agir en responsabilité à l'égard de la réalité qui nous entoure et des générations futures.

L'AUTEUR

Philosophe, directeur de recherche au CNRS, Pierre Caye approfondit, avec ce nouvel essai, la réflexion qu'il mène depuis quelques années sur le système productif et les outils de pensée nécessaires à sa transformation.

EXTRAIT

L'interconnexion généralisée des sociétés en réseau, la multiplication des interactions sociales comme condition de la croissance, le changement permanent auquel conduit l'injonction de se réinventer soi-même, et finalement la vie réduite à un simple état de transition, rappellent l'agitation et l'affairement dénoncés par Sénèque en son temps. Avec cette différence certes que cet affairement, qui caractérisait à l'époque romaine la politique et l'exercice du pouvoir, revêt aujourd'hui un caractère essentiellement économique et prend un tour plus systémique que moral, même si on ne saurait jamais dissocier ces deux dimensions. Il reste que l'accélération du monde moderne ne nous destitue pas moins de notre rapport au temps, s'accompagnant paradoxalement, comme le note Hartmut Rosa, du sentiment d'une profonde « pétrification de la vie », d'une « immobilité fulgurante » qui nous saisit au cœur même du tourbillon temporel, aussi intense soit-il, et nous empêche d'en sortir. Ici aussi, à force de s'échapper à soi-même, d'être toujours autre, on ne commence jamais à vivre.

Le flux du temps n'est pas pour autant de l'ordre du destin : il n'est pas une réalité physique, ni moins encore une instance supérieure, même s'il revêt une dimension systémique et organisée qui règle et commande l'ensemble de nos activités sociales. La fuite du temps est le résultat de notre défaut de temporalisation, du fait que, sous l'effet des passions ou de l'ennui, nous ne savons vivre au présent et que, tourmentés par l'impatience de l'avenir, nous anticipons notre vie, nous la devançons au risque de la manquer : « nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre », écrit Pascal, ce que Sénèque appelle la *dilatatio*, l'ajournement. « Il n'est aucune vie qui ne vise le lendemain. [...] on ne vit pas, on s'apprête à vivre, on diffère toutes choses », de sorte que le temps, que nous nous efforçons d'anticiper et de prévenir, à son tour finit par nous devancer. Nous vivons par procuration, ne cessant soit de nous projeter vers un futur illusoire, soit de nous réfugier dans un passé non moins fictif pour échapper à la

Pierre Caye
Seul le temps
nous appartient

Verdier